

«J'étais révoltée, à l'école, partout»

Son premier roman, «Sa préférée», récit d'une rescapée de la violence domestique, est déjà en piste pour plusieurs prix littéraires. Avant Le Livre sur les quais, l'autrice Sarah Jollien-Fardel nous reçoit chez elle, en Valais, pour évoquer une adolescence qui nourrit son écriture

Lisbeth Koutchoumoff Arman
✉ @LKoutchoumoff

«**T**out à coup, il a un fusil dans les mains. La minute d'avant, je le jure, on mangeait des pommes de terre. Presque en silence.» Ainsi commence *Sa préférée*, premier roman de la Valaisanne Sarah Jollien-Fardel. Trois phrases qui posent un ton, un rythme, un climat. *Sa préférée* dissèque la violence domestique, son impact, son onde de choc, sa force de destruction massive, celle d'un père qui s'abat sur sa femme et ses deux filles.

C'est la plus jeune des deux, Jeanne, qui raconte, des années plus tard, le jaillissement de la violence dans la cuisine familiale, la rage inextinguible qui éclate au moindre prétexte, «ce pouvait être la viande flamandaise du ragoût, un clou de girofle de trop [...] Ça pouvait être la pluie ou la chaleur étouffante de la cabine de son camion. Ça pouvait être rien.» C'est Jeanne qui dit les tabassages, les insultes obscènes, «la trouille collée au corps en permanence».

Lâcheté des habitants

Sa préférée est le récit d'une rescapée, Jeanne va fuir son village, en Valais, et tenter de renaitre dans l'anonymat de la ville, à Lausanne. Le village rime avec l'enfer familial, avec la lâcheté des habitants qui ont toujours su ce que Jeanne, sa mère et sa sœur enduraient, sans jamais leur venir en aide, préférant fermer les yeux, et médire avec componction.

Le village n'est pas nommé. Aucune année n'est mentionnée non plus. Mais on comprend que l'on se situe dans les années 1980 et 1990 quand *Les Corons* de Pierre Bachelet passe à la radio et que *Les oiseaux se cachent pour mourir* font pleurer mère et filles pendant les absences du père, leurs rares moments de répit.

La langue du roman, simple en apparence, comme sortie de la bouche de Jeanne, est travaillée au souffle près, chaque mot pesé pour alimenter un rythme de feu, une urgence à dire. Un texte qui appelle la lecture à haute voix. *Sa préférée* est un roman de colère, celle qui habite Jeanne, la porte, la dépasse, la ronge. Cette voix-là, la dénonciation qu'elle porte, l'acuité des descriptions psychologiques donnent au livre une portée rare pour un premier roman. Paru le 25 août chez Sabine Wespieser, *Sa préférée* est déjà sélectionné par plusieurs prix, dont celui du Roman Fnac et celui des Lecteurs de la ville de Lausanne. Le roman est aussi en cours de traduction en allemand. D'autres langues sont en cours de discussion.

Tenir tête

Il y a aussi chez Sarah Jollien-Fardel une confiance, une foi résolue dans la fiction, qui se manifeste dans la force des personnages. Qu'il s'agisse de Jeanne, intelligence supra-sensible, orgueilleuse comme elle se définit elle-même, qui osera tenir tête et partir; de la mère, Claire, qui endure et accepte son sort tout en œuvrant de ses maigres moyens à sauver sa cadette; d'Emma, la sœur aînée un peu lente et d'une sensualité affolante. Chacune prend vie sous les yeux du lecteur. Tout bien réfléchi, il y a quelque chose des grands personnages des romans réalistes du XIXe siècle mais transplantés dans l'âpreté et l'urgence contemporaines.

Dans sa quête entravée vers la résilience, Jeanne va aimer des femmes: l'étonnante Charlotte, fille de la grande bourgeoisie qui veut fuir son milieu; Marine la solaire, assistante sociale rodée au malheur, qui sait enchanter le quotidien.



Sarah Jollien-Fardel. «Être publiée un jour était un rêve que je portais depuis l'enfance.» (Marie-Pierre Crivello)

Jeanne raconte et analyse en même temps: son homosexualité, sa propre violence, son attirance, longtemps contenue, pour un homme.

Il faut aussi parler du goût pour la dramaturgie qui se dégage du roman. Sarah Jollien-Fardel a le sens des scènes qui catalysent les émotions. Celle du début, fondatrice, où le médecin du village, le si respecté Dr Fauchère, vient la soigner alors qu'elle n'a que 8 ans et qu'elle a été abrutée de coups par son père. «Alors Jeanne tu as joué les cascadeuses?» lance-t-il, bonhomme, à la petite fille au visage tuméfié. Quand Jeanne parvient malgré tout à souffler que c'est son père qui l'a mise dans cet état, le bon docteur se détourne. «Qu'est-ce qui est pire? Être un salopard ignare ou un homme subtil, mais suffisamment lâche pour ne pas voir qu'une gamine de huit ans a été rossée?», lance la narratrice devenue adulte.

Le téléphone et le panier à linge

Sarah Jollien-Fardel nous reçoit chez elle, à Bramois, à 15 minutes en voiture de la gare de Sion. On est dans un appartement transitoire, dans l'attente d'une nouvelle maison. «un peu plus en hauteur mais toujours en plaine, dans les vignes». C'est ici, il y a six mois, qu'elle a reçu le coup de téléphone de l'éditrice Sabine Wespieser. De ce moment, elle s'en souvient avec précision: le panier à linge qu'elle tenait dans les bras pour descendre à la lessive, la voix de l'éditrice qui semble porteuse d'une mauvaise nouvelle.

C'est l'inverse qui se produit: «Me feriez-vous l'honneur d'accepter d'être publiée dans ma maison?», entend-elle à l'oreille. «J'ai été submergée par l'émotion, je n'entendais plus rien. Être publiée un jour était un rêve que je portais depuis l'enfance, au point d'y penser chaque jour de ma vie. C'en était ridicule», explique celle qui aura attendu la cinquantaine pour voir son rêve se réaliser.

Sa préférée est une histoire qu'elle porte aussi depuis longtemps. Mais attention, elle n'est pas Jeanne. Elle n'a pas eu cette enfance fracassée par la violence d'un père, «au contraire, mon père a toujours été féministe, il nous a toujours soutenues, ma sœur et moi, à nous exprimer, à faire des études, à nous défendre.» La violence du livre, le dénigrement effroyable des femmes et des petites filles, elle les a vus, sus, perçus tout autour d'elle, dans ce climat de village où elle a grandi et qu'elle a quitté à 19 ans en se promettant de ne plus jamais y vivre.

«Je n'étais pas folle»

Le rejet de Jeanne pour son Valais natal, Sarah Jollien-Fardel l'a connu: «Il m'a fallu attendre de très longues années avant de pouvoir poser un regard un peu plus mesuré sur mon canton. Je n'aurais jamais été capable d'écrire ce livre à 20 ou 30 ans. J'ai grandi dans un tel système de domination masculine et religieuse que, franchement, c'était vraiment difficile de s'émerveiller devant les paysages idylliques... J'étais révoltée et je l'exprimais. A l'école, partout. Et évidemment, c'était moi la coupable. Ce sentiment de culpabilité que l'on fait peser sur les femmes, je me débats encore avec. Ce n'est qu'aujourd'hui que je réalise pleinement combien j'avais raison de m'insurger, que je n'étais pas folle.»

Devenue journaliste, elle pige pour plusieurs journaux et magazines féminins. Elle lance un premier blog autour de la mode, «Sarah babille», en 2007, qui rencontre un beau succès. Puis un autre, «Révérencieux», avec Anne Niederoest. «La mode était un prétexte pour raconter des histoires.» En parallèle, elle ne cesse jamais d'écrire, pour elle, des nouvelles, des débuts d'histoire. «Les enfants, la vie...», l'empêchent de s'atteler à un projet de longue haleine.

Une grande rencontre

Jusqu'à l'été 2017 où elle se lance, enfin. *Sa préférée* est achevé un an plus tard. Suivront plusieurs années de recherche d'un éditeur, d'espoirs déçus, d'un contrat presque signé, puis de longs silences. Parcours banal des primo-romanciers. Elle ne cesse de retravailler son texte puis finit par se décourager. «Je n'en pouvais plus de cette attente, d'être maltraitée aussi. J'ai mis *Sa préférée* de côté et j'ai calé dans mon agenda des plages pour commencer l'écriture d'un deuxième roman.»

C'est à ce moment-là que le délice se produit. Devenue entre-temps responsable du magazine *Aimer lire* de Payot, c'est au cours d'une interview avec l'écrivain Robert Seethaler que Sarah Jollien-Fardel fait la connaissance de l'éditrice Sabine Wespieser, «l'une des grandes rencontres de ma vie».

Sa préférée porte une dédicace: «A ma grand-mère Sylvie». «J'étais très proche d'elle. Elle était une immense lectrice, comme ma mère. Je les ai toujours vues un livre à la main. Elles lisaient de grandes sagas et en parlaient entre elles tout le temps. Petite, je voulais absolument en être. Les scènes du roman où Jeanne et sa mère vont chercher des livres chez le bouquiniste sont vraies. C'était un merveilleux bouquiniste. Quand Jeanne, à 8 ans, fabrique un petit livre en agrafant quelques pages et en dessinant un tigre sur la couverture, c'est vrai aussi. L'émotion que j'ai ressentie en assemblant pour la première fois des mots pour faire naître une histoire ne m'a jamais quittée.»



Genre Roman
Autrice Sarah Jollien-Fardel
Titre Sa préférée
Éditions Sabine Wespieser
Pages 200